

Des heures entières à muser...

Mes parents ne m'ont amené qu'une seule fois dans un musée. Je n'avais pas sept ans, n'étais pas encore en exil dans la vie.

Cette expérience reste pour moi un souvenir immense, aussi mystérieux que celui de ma première entrée dans une cathédrale ou un château fort. Je me rappelle les salles démesurées, peuplées d'hommes et de femmes en pierre, géants nus aux gestes énigmatiques, parfois sans bras, sans tête. Et aussi les gigantesques tableaux où rien de ce que j'avais vu du monde, auparavant, ne trouvait sa place.

Ce n'est que bien plus tard, après m'être mué en étudiant barbu et accro de culture, que j'ai remis les pieds dans un musée. J'y allais comme dans une encyclopédie en trois dimensions, pour y vérifier ce que l'on m'avait raconté de l'Art, de l'Histoire et des autres grandes idées à majuscules. J'écoutais les guides, lisais les brochures. Très sérieusement, je « visitais » et ne voulais rien rater. Il ne me serait pas venu à l'esprit de parcourir ces espaces solennels le nez au vent, en n'écoutant que mon bon plaisir, en musant - « muser : rester le museau en l'air » - et même en m'amusant - puisque amuser vient de muser - comme je l'avais fait pendant cette première après-midi dans un musée et comme je parviens à le faire, à nouveau, après tant d'années.

Car je m'étais follement amusé. Jamais je n'avais glissé sur des parquets aussi grands, ni dévalé des escaliers aussi larges. Il y a très longtemps, dans ces salles aux plafonds si lointains, devait vivre quelqu'un de très riche, une sorte de roi, ou mieux, d'empereur. Comment arrivait-il à vivre normalement dans cette maison sans cuisine, ni chambre à coucher ? C'était peut-être pour cette raison qu'il en était parti, mais alors, qui y habitait ? Personne, m'avaient assuré mes parents, sans vouloir répondre à toutes les autres questions qu'ils avaient ainsi déclenchées.

Une maison, immense, où personne n'habite ? C'est donc ça un musée ? Cela me semblait incroyable. Dans tous les bâtiments, même les plus grands, que j'avais vus jusqu'à présent, je savais qu'il y habitait quelqu'un. Dans l'église, le curé. Dans la mairie, le maire. Dans la gare, le chef de gare. Dans le château, le châtelain à défaut de chevalier. Mais dans un musée ? Peut-être une femme ? Celle qui inspire les poètes, une muse ?

Je n'avais osé interroger ces hommes portant uniforme et casquette que je voyais assis sur une chaise près de l'entrée de chaque salle. Ils se levaient de temps en temps pour venir interdire aux enfants de toucher les sculptures ou de faire des glissades, ou même de parler fort, mais avec un air si résigné

qu'ils donnaient l'impression de faire ça uniquement pour se dégourdir les jambes.

On m'avait expliqué qu'ils étaient gardiens. Donc qu'ils n'habitaient pas les lieux mais devaient garder tout ce que ces pièces renfermaient. Je trouvais cette précaution totalement inutile : qui pouvait être assez fort pour emporter ces monumentales peintures, ou ces statues énormes, et pour les mettre où ? Et qu'aurait fait le voleur de toutes ces choses inintéressantes, posées dans des vitrines : des bouts de pierres, des morceaux de cruches, de la vaisselle et encore de la vaisselle, des tas de pièces de monnaie avec lesquelles on ne peut rien acheter, de vieux outils rouillés, des dentelles jaunies ? Du coup je comprenais mieux l'abattement des gardiens. Si on leur avait donné à garder des choses vraiment précieuses, des trésors de flibustiers, des couronnes de diamants ou des armures en or, ils seraient moins tristes, moins tassés sur leurs chaises. Ils marcheraient avec un air féroce autour des vitrines, armés de deux colts.

Dans ce musée, d'autres choses, me semblait-il, n'avaient pas besoin d'être gardées. Des choses qu'aucun voleur, même le plus habile, n'aurait eu le courage de saisir. Elles étaient entassées dans les armoires vitrées d'une petite pièce sans fenêtre : des masques, des statuette hérissées de clous, des lances, des casse-têtes, des boucliers, des colliers de plumes. Malgré la crainte qu'elles m'inspiraient, je n'avais pas envie de partir. Je restais le nez collé à la vitre, hypnotisé par l'absolue étrangeté de ces objets.

Ainsi ces premiers pas, même glissés, dans un musée furent pour moi autant une excursion – « action de parcourir une région pour l'explorer, la visiter » – qu'une incursion – « le fait de pénétrer momentanément dans un domaine qui n'est pas le sien, qui n'est pas habituel » . Pour la première fois, je sortis de l'enclos quotidien de ma petite vie de campagnard pour entrer dans des espaces ou des temps autres, autrement humains.

Autrement divins aussi, car je pus voir ce jour-là des représentations de dieux que je ne connaissais pas. Des dieux à tête d'oiseau ou de chien, des dieux ailés, et même des femmes dieux, des déesses, chose inimaginable pour moi qui ne connaissais que l'église de mon village. Le dieu dont j'avais vu les images ou les statues n'étais donc pas le seul et pas le seul à être « bon ».

C'est toujours l'espoir d'éprouver à nouveau ce premier étonnement, ce ravissement, qui continue à me pousser dans les musées. Parfois ça marche, parfois ça ne marche pas. Mais je persiste à y aller, comme certains vont au théâtre , à des courses de toros, des matchs de foot.

D'ailleurs le théâtre que j'aime faire évoque souvent l'univers du musée ou de son ancêtre, le cabinet de curiosités. J'en suis même arrivé à organiser des

visites de musées, à ma façon, à devenir un guide un peu particulier de visites « obliques ».

Depuis des années, la photo qui accompagne ces lignes est punaisée dans mon atelier. Je l'avais trouvée dans un magazine publicitaire, au cours d'un voyage en avion. La vision de ces deux gamins en vadrouille dans un musée d'art contemporain et uniquement fascinés par une grille d'aération, m'avait donné l'envie de proposer au public des visites l'incitant à avoir la même naïve curiosité.

Les visites guidées de musées m'avaient toujours intrigué. Je trouvais étrange que des visiteurs s'infligent ce genre d'épreuve, ces classes au pas de course. Je ne les avais suivies que quand elles s'avéraient obligatoires, certains lieux ne pouvant être parcourus que sous la conduite d'un guide. Elles pouvaient être très amusantes. Quand par exemple le guide débitait si mécaniquement son texte et menait si rudement les visiteurs que la visite virait à la galopade burlesque. Elles pouvaient aussi devenir terrifiantes. Le guide distillait son texte avec une voix pétrifiée d'ennui et le groupe de visiteurs courbait le dos, comme un troupeau de pénitents errant dans un purgatoire sans fin pour se laver du péché d'ignorance.

Mais parfois aussi, rarement, elles pouvaient être absolument passionnantes. Par la verve et le brio du guide, la visite décollait vers la représentation. Le guide était devenu conteur mais un conteur particulier, censé ne rien inventer puisque tous ses dires étaient certifiés par des travaux de spécialistes et de scientifiques. En quelque sorte un conteur privé de fiction. Le guide avait alors joué pleinement son rôle de guide, c'est-à-dire étymologiquement, celui qui montre une direction. Il avait montré le sens de la visite, donné du sens à la visite.

Ce qui me plaisait également dans ce rôle de guide de musée, était le fait qu'il appuyait son discours sur des objets. Il avait le pouvoir de les arracher à leur état de morceaux énigmatiques du réel. Il les réanimait, leur redonnait une âme, ou plus exactement réactivait leur fonction de supports de pensées, de forces, de rêveries.

C'est l'envie de jouer ce rôle de conteur-guide qui est à l'origine de mes Visites Obliques. Être un conteur c'est-à-dire non pas un acteur jouant un personnage, mais plutôt un « actant » qui met son jeu et son inventivité au service d'une conviction, celle de faire vivre à ceux qui l'écoutent le plaisir de « réactiver pendant un instant l'usage des yeux : la lecture du monde », comme l'écrivit Italo Calvino.

Roland Shön, février 2003

Publié dans Regards N°3, NOVA VILLA, Reims